CD, critique. STRAUSS : lieder / DIANA DAMRAU / MARISS JANSONS (1 cd ERATO, janv 2019)



CD, critique. STRAUSS : lieder / DIANA DAMRAU / MARISS JANSONS (1 cd ERATO, janv 2019). D'abord, analysons la lecture des **lieder avec orchestre** : Diana Damrau, soprano allemande, mozartienne et verdienne, au sommet de son chant charnel et clair, parfois angélique, se saisit du testament spirituel et musical du Strauss octogénaire, le plus inspiré, qui aspire alors à cette fusion heureuse, poétique, du verbe et de la musique en un parlé chanté, « *sprechgesang* » d'une absolue plasticité. **Une lecture extrêmement tendre** à laquelle le chef Mariss Jansons (l'une de ses dernières gravures réalisées en janvier 2019 avant sa disparition survenue en nov 2019) sait apporter des couleurs fines et détaillées ; une profondeur toute en pudeur.

Née en Bavière comme Strauss, Diana Damrau réalise et concrétise une sorte de rêve, d'évidence même en chantant le poète compositeur de sa propre terre. Strauss était marié à une soprano, écrivant pour elle, ses meilleures partitions. Celle qui a chanté Zerbinette, figure féminine aussi insouciante que sage, Sophie, autre visage d'un angélisme loyal, Aithra du moins connu de ses ouvrages Hélène d'Egypte / Die Ägyptische Helena, se donne totalement à une sorte d'enivrement vocal qui bouleverse par sa sincérité et son

intensité tendre comme on a dit.

Des Quatre derniers lieders / Ver Letzte Lieder, examinons premièrement « ***Frühling*** » : éperdu, rayonnant voire incandescent grâce à l'intensité ardente et pourtant très claire des aigus, portés par un souffle ivre. Cependant, la ligne manque parfois d'assise, comme si la chanteuse manquait justement de soutien. Puis, « ***September*** » s'enivre dans un autre extase, celle d'une tendresse infinie dont le caractère contemplatif se fond avec son sujet, un crépuscule chaud, celui enveloppant d'une fin d'été ; la caresse symphonique y atteint, en ses vagues océanes gorgées de volupté, des sommets de chatoyance melliflue, – cor rayonnant obligé, pour conclure, où chez la chanteuse s'affirme cette fois, la beauté du timbre au legato souverain.

« ***Beim Schlafengehen*** » d'après Hermann Hesse, plonge dans le lugubre profond d'une immense lassitude, celle du poète éprouvé par le choc de la première guerre et le déclin de son épouse : impuissance et douleur ; la sincérité et cet angélisme engagé qu'exprime sans affect la diva, bouleversent totalement. En particulier dans sa réponse au solo de violon qui est l'appel à l'insouciance dans la candeur magique de la nuit. Cette implication totale rappelle l'investissement que nous avons pu constater dans certains de ses rôles à l'opéra : sa Gilda, sa Traviata… consumées, ardentes, brûlantes. Presque wagnérienne, mais précise et mesurée, la soprano au timbre ample et charnel reste, -intelligence suprême, très proche du texte, faisant de cette fin, un déchirement troublant.

« ***Im Abendrot*** » : malgré l'émission première de l'orchestre, trop brutale, épaisse et dure, le soprano de Damru sait s'élever au dessus de la cime des cors et des cordes. La qualité majeure de Diana Damrau reste la couleur spécifique, mozartienne que son timbre apporte à l'articulation et l'harmonisation des Lieder orchestraux : **irradié, embrasé, et pourtant sincère et tendre, transcendé et humain, le chant de Diana Damrau convainc totalement** : il s'inscrit parmi les

lectures les plus personnelles et abouties du cycle lyrique et symphonique.

La flexibilité des registres aigus, l'accroche directe des aigus, la présence du texte, rendent justice à l'écriture de Richard Strauss qui signe ici son testament musical et spirituel, un accomplissement musical autant qu'un adieu à toute vie.
Le reste du programme enchaîne les lieder avec la complicité toute en fluidité et délicatesse du pianiste **Helmut Deutsch**, à partir de ***Malven…*** qui serait donc le 5è dernier lieder d'un Strauss saisi par l'inspiration et d'un sublime remontant à nov 1948, « dernière rose » pour sa chère diva Maria Jeritza… laquelle, comme soucieuse et trop personnelle, révéla l'air en 1982 ! Le soprano de Damrau articule, vivifie les ***4 Mädchenblumen*** dont la coupe et le verbe malicieux, enjoué rappelle constamment le caractère de Zerbinette. Ce caractère de tendresse voluptueuse quasi extatique appelant à un monde pacifié, idyllique qui n'existera jamais, semble dans le pénultième ***Befreit***, chef d'oeuvre à l'énoncé schubertien, traversé par la mort et la perte, le deuil d'une ineffable souffrance bientôt changée en bonheur final, que la diva incarne embrasée dans le moelleux d'aigus irrisés et calibrés, son timbre éprouvé, attendri.

Morgen l'ultime lied orchestré, d'après le poème de Mackay, se cristalise en une ivresse éperdue qui aspire au renoncement immatériel, à l'évanouissement, à la perte de toute chose : legato, flexibilité, beauté du timbre, associé à l'élégie du violon solo font un miracle musical pour ce programme d'une évidente musicalité. Splendide récital, élégant, tendre, musical. Bravo Diana.

_____

_____

CD, critique. STRAUSS : lieder / DIANA DAMRAU / MARISS JANSONS (1 cd ERATO, janv 2019). Symphonieorchester des Bayerischen Rundfunks / **Mariss Jansons**. L'heure n'est pas aux comparaisons déraisonnables tant leurs timbres et moyens respectifs sont très différents mais le hasard des parutions fait que ERATO publie en janvier le même programme des Quatre derniers lieder, par Diana Damrau donc (orchestre) et par la franco-danoise Elsa Dreisig (piano), cette dernière interprète hélas moins convaincante et naturelle que sa consœur allemande… d'autant que la chanteuse française intercale diverses mélodies françaises et russes entre chaque lied de Strauss, au risque d'opérer une césure dommageable…

VIDEO : **Diama DAMRAU** chante *September* de Richard Strauss

LIRE aussi notre dépêche MORT DU CHEF MARISS JANSONS, nov 2019

CD, AMOUREUSE FLAMME : Massenet, Gounod, Berlioz, Saint-Saëns…Karine Deshayes (1 cd Klarthe)

CD, AMOUREUSE FLAMME : Massenet, Gounod, Berlioz, Saint-Saëns… Karine Deshayes (1 cd Klarthe) – « Amoureuse flamme » ces mots empruntés à Marguerite vont comme un gant à notre mezzo nationale **Karine Deshayes** dont le velouté chaud, noble et articulé s'affirme ici avec l'aplomb de diva souveraine. Et il en faut tant les héroïnes convoquées sont altières et passionnées : toutes amoureuses et racées. Cendrillon, Charlotte (Werther) de Massenet ; La reine de Saba et surtout Sapho (et sa lyre immortelle) de Gounod ; sans omettre Marguerite et son « ardente flamme » (La Damnation de Faust de Berlioz) la cantatrice publie ce programme réjouissant pour ne pas dire irrésistible chez **KLARTHE records**. La soie sombre et cuivrée de son timbre en fait aujourd'hui par son style racée et naturel, sa prosodie parfaite, son élocution, une interprète taillée comme un diamant pour le beau chant romantique français. Les moyens techniques sur toute la tessiture sont idéalement maîtrisés et la cantatrice peut interpréter et incarner toutes les facettes de passionnantes héroïnes, dont les plus captivantes du grand opéra français : de Charlotte à Marguerite, de Rachel à la Reine de Saba… Cette Reine de Saba qu'hier une précédente diva mémorable et diseuse hors pair, la soprano Régine Crespin, savait aussi embraser et illuminer de son intelligence.

Dans le cas de sa cadette Deshayes (qui reçut une masterclass de son aînée), la transmission a été réelle et bénéfique, tant à tessitures différentes, les deux divas partagent la même équité, la même rayonnante clarté et la finesse d'intonation. L'articulation du français, sa caractérisation spécifique, le

souci du texte avant la pure virtuosité et la beauté sonore distinguent aujourd'hui le chant de la diva française.

D'autant qu'aux airs connus, Karine Deshayes sait aussi défricher des perles écartées, restituant à la lumière… des joyaux injustement oubliés… comme La Juive d'Halévy (Rachel) ou particulièrement l'air de blessure secrète de Catherine d'Aragon de l'opéra Henri VIII de Saint-Saëns. La noblesse des grandes amoureuses aristocratiques voire royales lui va comme un gant.
Plus facétieuse encore, Karine Deshayes aborde ici Carmen, ses paroles célébrissimes : « L'amour est enfant de Bohème, il ne connaît pas de loi », mais chantées sur un air alternatif qui souligne la fraîcheur et l'insolence de la jeune gitane, dans l'esprit inédit d'une chanson à boire…

Distinguons dans cette galerie enivrante voire vertigneuse quelques profils particulièrement convaincants : D'abord sa **Cendrillon** (Massenet) : la tension extrême, l'effroi parfois panique défende le texte en une narration vive et affûtée ; le mezzo qui doit avoir l'agilité coloratoura d'une Lakmé, exprime idéalement la détermination de Cendrillon, en femme forte. Belle justesse dans le chant et l'incarnation.
Puis sa **Catherine d'Aragon** (Henri VIII de Camille SainSaëns) pose l'épouse délaissée par son royal mari déjà envoûté par Anne Boleyn… C'est un air de nostalgie pour sa terre natale (l'Espagne), air de langueur macabre, où l'âme endolorie se laisse mourir, passive, en une mélodie sombre d'une douleur infinie, couleur de la dignité blessée : la diva fait surgir des couleurs fauves, celles d'une douleur interrogative, sans réponse.

Sa **Chimène** (Le Cid de Massenet) éclaire davantage les possibilités de la chanteuse tragique et noble, parfaite sœur du théâtre tragique classique de Racine ; le timbre sonne idéal pour ce dolorisme inquiet, intranquille, qui pleure son père. Semblable à Crespin, comme aux grandes divas qui ont marqué le chant français, Karine Deshayes subjugue par

l’élégance du style, l’économie des moyens.

Diva romantique et tragique Deshayes au sommet

Se déploie enfin sa **Marguerite** (Damnantion de Faust de Berlioz) dans laquelle la tessiture convient parfaitement au caractère du rôle : celui d’une amoureuse éperdue, pudique mais passionnée, saisie par une passion qui la dévore ; en réalité le double féminin de Berlioz, lui-même âme tourmentée capable de s’engager au delà de toute raison

Dans une déclamation digne et noble elle aussi et sereinement tragique, **Sapho** (Gounod) s’éclaire de l’intérieur, avant que la houle marine ne le recouvre de son linceuil… Gounod, spécialiste de l’amour fatal, maudit (avec Roméo et Juliette) imagine la poétesse inspirée qui fait vibrer sa harpe céleste comme Orphée, sa lyre enchanteresse. Noblesse, simplicité, couleur intérieure d’un cœur qui meurt et se répand (au son du doux hautbois) : tout dans la voix de Karine Deshayes resplendit telle une magnifique leçon de chant et de bon goût. Son dernier aigu comme une imprécation ultime, ressuscite la malédictions des grandes sorcières de l’opéra baroque.

D’une activité intérieure irrépressible, proche de Puccini, la **Charlotte** du Werther de Massenet fait entendre des couleurs bouleversantes ; grand rôle pour grande interprète. C’est peut-être là dans cette ligne cuivrée, souple, ondoyante, cette couleur naturellement élégante, une résurgence du style de Régine Crespin dont La Deshayes perpétue le chien comme la beauté sombre, mais avec un sens du texte … moindre (c’est là

son seul défaut, bien infime).
Deux airs de Charlotte qui montrent aussi quel fin psychologue Massenet demeure à l'opéra ; plus profond et juste que décoratif et pompeux. Là encore, la voix de la mezzo française subjugue totalement : sa soie souple et caressante, capable d'harmonies sombres touche au cœur.

Pour Halévy, **Rachel** est une fille loyale : son air du II souligne la tendresse indéfectible de la fille obéissante, capable d'accepter la sacrifice que lui impose son père ; c'est la candeur et l'angélisme le plus souriant, sacrifiés outrageusement et cyniquement par un père. macchiavélique… Les couleurs de l'effroi, de la panique intérieure (« il va venir », exprimée par les cors lointains) sont idéalement exprimées entre pudeur et sincérité par une cantatrice qui trouve les accents justes de la pure innocence.

Quel saut avec l'air angélique qui précède, mais ici c'est l'air alternatif, moins connu, léger de **Carmen**, rafraîchissant, moins langoureux, suave et voluptueux que chanson à boire : le caractère et l'expressivité emporte cet air inédit.

Enfin **La Reine de Saba** de Gounod convoque air de sagesse amoureuse (« résigne toi mon cœur, oublie… »), d'admiration qui ménage la tessiture dans le medium dans un esprit de noblesse enveloppante. Vraie mezzo dramatique, agile aussi, aux aigus charnus et ronds, Karine Deshayes signe ici l'un de ses meilleurs albums discographiques. La beauté opulente du timbre éblouit et éclaire de l'intérieur chaque air.

Seule réserve, d'importance, la tenue de l'orchestre. Dommage qu'aux milles nuances de la diva, le chef Jean-François Verdier ne réponde pas avec cette même élégance et ce sens du scintillement intérieur. La direction est linéaire et confrontée à tant d'intelligence vocale, sonne lisse et sans guère d'implication. La seule performance et justesse de la diva suscitent évidemment **le CLIC de CLASSIQUENEWS.**

Cd événement, critique. Une amoureuse flamme : Karine Deshayes, mezzo-soprano (Massenet, Gounod, Berlioz, Saint-Saëns… 1 cd KLARTHE records). Parution nov 2019. PLUS d'infos sur le site de klarthe records : https: //klarthe.com/index.php/fr/enregistrements/une-amoureuse-flamme-detail

---

Programme du cd « Une amoureuse flamme »
Jules Massenet: Cendrillon, Acte III, « Enfin je suis ici… » Cendrillon
Camille Saint-Saëns: Henry VIII, Acte IV, « Ô cruel souvenir » Catherine d'Aragon
Jules Massenet: le Cid, Acte III, sc 1,; »>Hector Berlioz: La damnation de Faust, partie IV, sc 5, romance « d'Amour l'ardente flamme » Marguerite
Charles Gounod: Sapho, Acte III » « Où suis je ?…Ô ma lyre immortelle « » Sapho
Jules Massenet: Werther, prélude
Jules Massenet: Werther, Acte III – Air des lettres : » « Werther… Werther… Qui m'aurait dit la place… je vous écris de

ma petite chambre » » Charlotte
Jules Massenet: Werther, Acte III, « Va, laisse couler mes larmes… » Charlotte
Fromental Halévy: La Juive, Acte II, « Il va venir et d'effroi… » Rachel
Georges Bizet: Carmen, » « L'Amour est enfant de Bohême » » (Air alternatif) Carmen
Charles Gounod: La Reine de Saba, Acte III « « Me voilà seule enfin… Plus grand, dans son obscurité » « Balkis
Karine Deshayes, mezzo-soprano
Orchestre Victor Hugo – Jean-François Verdier, direction

COMPTE-RENDU, critique, opéra. PARIS, Athénée LJ, le 8 janvier 2020. YVAIN : YES ! Les Brigands, PM Barbier / Galard – Hatisi



COMPTE-RENDU, critique, opéra. PARIS, Athénée LJ, le 8 janvier 2020. YVAIN : YES ! Les Brigands, PM Barbier / Galard – Hatisi. Quand on voit revenir Yes de Maurice Yvain sur les scènes de plusieurs maisons, on ne peut que se réjouir. L'ouverture du répertoire du Palazzetto Bru-Zane et sa nouvelle exploration de l'opérette est un beau geste vers un répertoire trop souvent oublié, mésestimé voire méprisé.
Yes est un chef d'œuvre calibré au millimètre par **Maurice**

Yvain et **Albert Willemetz**. Duo mythique de l'opérette, ils peuvent être considérés comme les Mozart et Da Ponte des Années Folles. Yes, créée en **1928** au Théâtre des Capucines est originellement composé pour deux pianos. La partition est d'une richesse digne du livret. L'intrigue fabuleuse conte les déboires filiaux et amoureux du riche playboy Maxime Gavard, fils du « roi de la vermicelle ». La musique mêle à la fois jazz, swing, fox-trot et rythmes latinos.

Sur-lignant grossièrement l'intrigue érotique, on frôle très vite la vulgarité…

MOUAIS … « Je ne me doutais guère… »

En 2015, la version originale de Yes à deux pianos à été sublimement recréée par **Les Frivolités Parisiennes**. La mise en scène fabuleuse et dynamique de Christophe Mirambeau a joint la fidélité à l'ouvrage et une délicieuse fantaisie. Le cast et les deux pianistes nous ont révélé toute la richesse musicale et théâtrale de l'ouvrage.

En 2020 la tournée de Yes avec **Les Brigands** contraste totalement avec le spectacle brillant des Frivolités Parisiennes. Avec un parti pris qui se veut proche du burlesque, Vladislav Galard et Bogdan Hatisi survolent Yes sans vraiment apporter un argument clair. Alors que l'intrigue de base peut sembler superficielle, ce n'est pas une raison pour en faire un spectacle sans épaisseur. Sur-lignant grossièrement l'intrigue érotique, on frôle très vite la vulgarité. Yes, finalement, devient un prétexte plus qu'une œuvre. Pour le public qui découvre cette œuvre avec une telle mise en scène, on n'a qu'une lecture au premier degré, aux gags pas drôles et faciles.

Côté interprètes, on peine à s'y retrouver. La Totte correcte

mais fade de **Clarisse Dalles** n'apporte pas ce charme coquin so Montmartrois. **Célian d'Auvigny,** malgré ses efforts, manque de souplesse dans son jeu, et son émission n'est ni claire ni généreuse. Flannan Obé ne comble pas les lacunes de cette production malgré son talent manifeste. Passons sous silence le père Gavard décevant d'**Eric Boucher** et l'inexplicable parodie gigotante de **Caroline Binder** en Clementine et Loulou.

Finalement, la où nous crions « Yes! Yes! » c'est quand on voit l'interprétation de Thibault Perriard aux percussions.

En somme, cette production nous convainc que l'opérette doit continuer à être confiée à des artistes qui s'engagent à lui rendre son éclat avec respect et modernité.

COMPTE-RENDU, critique, opéra. PARIS, le 8 janvier 2020, Théâtre de l'Athénée – Louis Jouvet

Maurice Yvain
YES !

Totte – Clarisse Dalles
Maxime Gavard – Célian d'Auvigny
René Gavard – Eric Boucher
Marquita Negri – Emmanuelle Goizé
Madame de Saint-Aiglefin – Anne-Emmanuelle Davy
Monsieur de Saint-Aiglefin – Gilles Bugeaud
Roger – Flannan Obé
Clémentine / Loulou – Caroline Binder
César – Mathieu Dubroca

Paul-Marie Barbier – direction, piano et vibraphone
Matthieu Bloch – contrebasse
Thibault Perriard – percussions et piano
Vladislav Galard & Bogdan Hatisi – mise en scène

LYON. LE PARNASSE AU FEMININ



LYON, 5, 11 et 12 février 2020. LE PARNASSE AU FEMININ. 2è volet du triptyque Baroque au féminin, **le Parnasse au Féminin** précise la sensibilité musicale des compositrices à l'époque de Lully (**Jacquet de la Guerre**) puis de Rameau (**Duval** puis **Demars**)… A la tête de son ensemble sur instruments anciens (**le Concert de l'Hostel Dieu**), **Franck-Emmanuel COMTE** poursuit sa quête exploratrice à la recherche des femmes musiciennes ayant ébloui par leur grâce et leur inspiration, les deux siècles baroques en France, aux XVIIè et XVIIIè. Le programme **PARNASSE AU FEMINIM** offre un panorama remarquable sur la créativité des compositrices oubliées de l'Histoire. Illustration : portrait de la parisienne **Élisabeth-Claude Jacquet de la Guerre**, née en 1665

DISTRIBUTION

Saskia Salembier, mezzo-soprano
Reynier Guerrero et Sayaka Shinoda, violons
Aude Walker-Viry, violoncelle

Le Concert de l'Hostel Dieu
Franck-Emmanuel Comte

Nicolas Muzy, théorbe
Florian Gazagne, basson

Patrick Rudant, traverso
Franck-Emmanuel Comte, clavecin & direction

AGENDA LE PARNASSE AU FEMININ

5 février 2020
LYON – Bibliothèque municipale de Lyon (69)
Conférence musicale autour des compositrices parisiennes au XVIIIe siècle

11 et 12 février 2020
LYON – Musées des Tissus et des Arts décoratifs de Lyon (69)
Le Parnasse au féminin



Création de la composition commandée à Emilie Girard-Charest
Avant-propos animé par Aliette de Laleu, journaliste à France Musique, avec la compositrice Emilie Girard-Charest, Julien Dubruque, professeur agrégé et responsable éditorial au Centre de musique baroque de Versailles et Saskia Salembier, mezzo et violoniste baroque, Aline Sam-Giao, directrice générale de l'Orchestre national de Lyon et Aude Walker-Viry, violoncelliste baroque et interprète de la création contemporaine d'Émilie Girad-Charest.

5 mars 2020
MARSEILLE – Mars en Baroque (13)
Le Parnasse au féminin

_____
_____

Le Parnasse au Féminin par Le Concert de l'Hostel Dieu :

UN NOUVEAU PANTHEON DES FEMMES MUSICIENNES
JACQUET DE LA GUERRE, DUVAL, DEMARS…



En France, dès le XVIIe siècle, l'éducation artistique et l'apprentissage de la musique des jeunes filles de bonne famille sont incontournables. Le programme Le Parnasse au féminin est construit autour d'œuvres de compositrices du Siècle des Lumières : la parisienne **Élisabeth-Claude Jacquet de la Guerre**, née en 1665 dans une famille de facteurs de clavecins, affirme son talent singulier comme chanteuse, claveciniste et compositrice. Sa tragédie en musique ***Céphale et Procris*** (1694) affirme un tempérament solide qui a acclimaté le modèle lullyste. Protégé de Louis XIV, Jacquet de la Guerre devient la compositrice la plus célèbre du XVIIè.

Au siècle suivant, celui des Lumières, **Melle DUVAL** danseuse et claveciniste naît en 1718. Son père serait Cornelio Bentivoglio, nonce du pape et promoteur de la constitution du clergé, d'où le surnom attaché à la musicienne : « la constitution ». Son opéra-ballet ***Les Génies*** est créé en 1736 au moment où Rameau a triomphé avec son révolutionnaire Hippolyte et Aricie (1733). La Duval – Constitution y déploie un zèle remarquable pour les goûts français et italiens, idéalement réunis. La DUVAL a toutes les grâce d'un Rameau amoureux.

Hélène-Louis DEMARS née à Paris en 1736, règne dans la capitale comme claveciniste virtuose, maîtresse du clavecin. Ses petites cantates, ou cantatilles (les avantages du buveur, l'Horoscope de 1748 ; Hercule et Omphale, pour voix seule et symphonie de 1752…) affirme une sensibilité pour l'éloquence et la sensualité.

Paraissent également les pièces plus légères de Françoise de Saint-Nectaire, Julie Pinel. Comme un écho contemporain, sont enchassés parmi les auteures baroques, les mouvements d'une œuvre commandée à la compositrice Émilie Girard-Charest (intitulée « Foison »).

VOIR le teaser du programme
https://www.youtube.com/watch?time_continue=110&v=Xdwut2eqn2U&feature=emb_logo

TOUTES les infos sur le site du CONCERT DE L'HOSTEL DIEU
http://www.concert-hosteldieu.com/programmes/parnasse-au-feminin/

AGENDA COMPLET LE PARNASSE AU FEMININ

5 février 2020
LYON – Bibliothèque municipale de Lyon (69)
Conférence musicale autour des compositrices parisiennes au XVIIIe siècle

11 et 12 février 2020

LYON – Musées des Tissus et des Arts décoratifs de Lyon (69)
Le Parnasse au féminin
Création de la composition commandée à Emilie Girard-Charest



Avant-propos animé par Aliette de Laleu, journaliste à France Musique, avec la compositrice Emilie Girard-Charest, Julien Dubruque, professeur agrégé et responsable éditorial au Centre de musique baroque de Versailles et Saskia Salembier, mezzo et violoniste baroque, Aline Sam-Giao, directrice générale de l'Orchestre national de Lyon et Aude Walker-Viry, violoncelliste baroque et interprète de la création contemporaine d'Émilie Girad-Charest.

5 mars 2020
MARSEILLE – Mars en Baroque (13)
Le Parnasse au féminin

26 mars 2020
Le Parnasse au féminin

Institut Français à **Londres** (RU)

30 mai 2020
Baroque au Féminin
FROVILLE – Festival de Froville avec Heather Newhouse, Stéphanie Varnerin et Anaïs Bertrand

5 septembre 2020
Le Parnasse au Féminin
Ravenne, Italie

15 octobre 2020
Maria Antonia de Saxe
(3è volet du triptyque « Baroque au féminin »)
LYON – Salle Molière avec Emmanuelle de Negri
Les compositrices françaises sont à l'honneur : Jacquet de la Guerre, Duval, de Saint-Nectaire, Pinel, Demars… avec une création de la compositrice Emilie Girard-Charest

---

LIRE aussi notre présentation de **la saison 2019 – 2020 du CONCERT DE L'HOSTEL DIEU / FRANCK EMMANUEL COMTE** : triptyque Le Baroque au Féminin, le Panasse au féminin, La Francesina, Folia à Paris…



Le propre du **CONCERT DE L'HOSTEL DIEU** depuis ses débuts est de rendre vivante, une première approche (nécessaire) de recherche et de questionnement. Dans la réalisation, le geste se précise et devient naturel, par sa liberté d'interprète et de concepteur, en serviteur zélé et « historiquement informé » des compositeurs et pratiques anciennes, **Franck-Emmanuel COMTE** nous rappelle que « *la création s'insinue partout : dans l'ornementation mélodique, dans les orchestrations où l'instrumentation est souvent laissée libre par les compositeurs, dans l'harmonisation des lignes de basses continues, dans l'arrangement des pièces instrumentales… Un terrain de jeu exaltant, une terre de liberté qui dépassent bien souvent le cadre scientifique et ancrent ces musiques patrimoniales dans le temps présent.* »
Ce goût de la liberté qui devient « imprévisibilité » apporte aujourd'hui au collectif du CONCERT DE L'HOSTEL DIEU sa faculté à demeurer spontané. Vertu essentielle pour que le Baroque continue de nous parler. En témoigne les thématiques et temps forts de la **nouvelle saison 2019 – 2020 …**

Le BARBIER DE SÉVILLE à l’Opéra de Tours

TOURS, Opéra. Eblouissant Barbier de Rossini par Laurent Pelly et Benjamin Pionnier. jusqu’au 2 février 2020. On ne saurait souligner la réussite totale de cette production, pour certains, déjà vue (créée à Paris en 2017), mais à Tours réactivée sous la direction de Benjamin Pionnier et avec une distribution qui atteint l’idéal.

Rossini en 1816, à peine âgé de 25 ans, ouvre une nouvelle ère musicale avec ce Barbier sommet d’élégance et de pétillance et qui semble sublimer le genre buffa. La réalisation à l’Opéra de Tours en exprime toutes les facettes, tout en soulignant aussi la justesse de Laurent Pelly qui signe ici l’une de ses meilleures mises en scène rossiniennes. Directeur des lieux, le chef d’orchestre Benjamin Pionnier est bien inspiré de programmer ce spectacle en le proposant aux tourangeaux. Une manière inoubliable de fêter l’année nouvelle et de poursuivre la saison lyrique 2019 – 2020 à Tours.



Dès l’Ouverture, légère et élégante en particulier dans sa seconde partie, – hommage au Mozart viennois tissé dans le raffinement et la subtilité des cordes, le souci de légèreté et de finesse s’affirme dans la direction du maestro.
Puis vient le miracle d’une mise en scène qui se dévoile peu à peu, limpide, facétieuse et aussi, elle même élégantissime dans ses déplacements, enchaînements et gestuelle en particulier les ensembles réglés au cordeau en une chorégraphie souvent réjouissante. **Laurent Pelly** nous ravit en ce qu’il respecte a contrario de beaucoup de ses confrères, la musique, rien que la musique…
Propre aux mises en scène intelligentes, on y détecte mille et une idées d’un Rossini non seulement divertissant surtout pertinent, profond déjà féministe en diable, d’une éloquence sincère, brillante, virtuose. On redécouvre la finesse d’une partition engagée sous la direction aérée et expressive de **Benjamin Pionnier**, pilote inspiré de ce spectacle aussi séduisant qu’énergique.
C’est bien la musique, son essence fluide, miraculeuse que

l’on célèbre du début à la fin, jusque dans les références visuelles des décors où toute l’action et les personnages semblent surgir d’immenses rouleaux de partitions ; même Figaro y écrit la mélodie de la romance d’Almaviva sous le balcon de Rosina, sur une immense portée vierge…
Même la tempête du II souffle des notes noires, bourrasque emblématique désormais de la furia imaginative du compositeur génial.



On s’y délecte de l’air moins connu de Rosina au début du II, fausse leçon de chant qui doit paraître vraie pour ne pas éveiller les soupçons du vieux Bartolo. Opera dans l’opéra,

Rosina y chante le rondo extrait du drame « *l'inutile precautiozione* » dont le sujet même renvoie à l'action qui se joue devant nous ; mise en abime subtile car tour au long de l'ouvrage Rossini nous parle de musique, de chant, en un tourbillon dramatique qui semble synthétiser toutes les ficelles du genre.
De la frénésie insolente et mordante de Beaumarchais, Rossini n'a rien omis ni atténué: il exprime même l'audace et l'impertinence à leur comble dans une jubilation maîtrisée.

Production événement à l'Opéra de Tours. Avec le Figaro de Guillaume Andrieu, la Rosina d'**Anna Bonitatibus…** Direction musicale : **Benjamin Pionnier** / mise en scène : **Laurent Pelly. 3 représentations événements** à l'**Opéra de Tours, les 29, 31 janvier puis 2 février 2020**.

Opéra de Tours
Mercredi 29 janvier 2020 – 20h00
Vendredi 31 janvier – 20h
Dimanche 2 février – 15h



RÉSERVEZ :
http://www.operadetours.fr/le-barbier-de-seville

Direction musicale : **Benjamin Pionnier**

Mise en scène, décors et costumes : **Laurent Pelly**
Lumières : Joël Adam

Figaro : **Guillaume Andrieux**
Rosina : **Anna Bonitatibus**
Comte Almaviva : **Patrick Kabongo**
Bartolo : Michele Govi
Basilio : Guilhem Worms
Berta : Aurelia Legay
Fiorello : Nicholas Merryweather
Ambrogio et Notaire : Thomas Lonchampt

Choeur de l’Opéra de Tours
Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire / Tours



© Sandra Daveau : les solistes de la production mise en scène de Laurent Pelly, à l’Opéra de Tours jusqu’au 2 février 2020.

_____

IVRESSE ET FINESSE ROSSINIENNES…



Ainsi les ensembles rayonnent de légèreté, de finesse où les acteurs gazouillent, trépignent en un délicieux caquetage. La révélation y prend en particulier deux visages admirables de justesse : le terzetto à la fin du II associant Almaviva, Figaro, Rosina qui en réalité unit amoureusement Figaro et Rosina en leurs deux voix mêlées qui se répondent. Puis en un enchaînement que l'on voit rarement, l'air redoutable pour tout ténor « non piu resistere » – si peu chanté par les ténors actuels, dans lequel Almaviva signifie au vieux Bartolo la fin définitive de sa tyrannie crasse à l'égard de Rosina. Une fin de non recevoir pour l'égalité et la liberté des femmes. Restitué en situation, l'air prend une étonnante dimension défensive et libertaire ; il souligne cette intelligence et cette acuité irrésistible de Rossini.

Au mérite de Benjamin Pionnier revient le choix (excellent) des solistes ; au sein d'une distribution qui sait caractériser chaque profil, se distinguent surtout la formidable Rosina de la si rossinenne **Anna Bonitatibus** : d'une rare justesse d'intonation, la cantatrice italienne cisèle le profil de la jeune séquestrée, prête à tout pour s'émanciper et suivre ce comte dont elle a auparavant interroger la fortune. Une fieffée séductrice, très avisée ; palmes spéciales au ténor **Patrick Kabongo** au timbre clair, flexible, franc dont l'agilité rend naturel ce bel canto rossinien si

difficile voire raide ailleurs. Sa prise de rôle est une réussite totale. Dans la mise en scène rien que musicale de Pelly, les interprètes se livrent avec finesse et s'en donnent à cœur joie, sans omettre des saillies bien trash de la part de la vieille servante Berta, souvent coupée ; **les chœurs de l'Opéra de Tours** sont excellents : précis, impliqués, vrais acteurs qui renforcent encore l'impact délirant de certaines scènes. Production événement.

LIRE aussi notre **présentation du Barbier de Séville, Pelly / Pionnier à l'Opéra de TOURS**, les 29 et 31 janvier 2020, puis 2 février 2020.
http://www.classiquenews.com/opera-de-tours-le-barbier-de-seville-par-pelly-et-pionnier/

VOIR aussi notre **REPORTAGE VIDEO Le Barbier de Séville à l'Opéra de TOURS par Laurent Pelly et Benjamin Pionnier** avec **Anna Bonitatibus** et **Patrick Kabongo** :

REPORTAGE ROSSINI à l'OPERA DE TOURS : Le Barbier de Séville par Pelly et Pionnier (janv, fév 2020) from Classiquenews Classiquenews on Vimeo.

PARIS. ELECTIONS MUNICIPALES 2020. Entretien avec Gaspard GANTZER

PARIS. ELECTIONS MUNICIPALES 2020. Classiquenews poursuit son tour de table des candidats et interroge les intéressés sur leur engagement en matière cuturelle. Quels grands projets et quelles valeurs directrices pour le grand PARIS culturel de demain ? **Entretien exclusif avec Gaspard GANTZER**. Propos recueillis par **Julien VALLET** pour classiquenews.



En 2015, le public l'avait découvert dans la peau du « dir'com » du président François Hollande dans le documentaire d'Yves Jeuland consacré au locataire de l'Elysée. **Gaspard Gantzer**, a annoncé très tôt sa candidature à la mairie de Paris, dès le mois de mars 2019, annonce qui lui a valu dans un premier temps le soutien de personnalités telles qu'Isabelle Saporta. A 40 ans, cet ancien énarque, diplômé de Sciences Po Paris, est un bon connaisseur des questions culturelles, lui qui a été directeur de cabinet de l'ancien adjoint à la Culture

Christophe Girard, et a participé au lancement du Centquatre et du Centre national du cinéma. Nuits de la danse, ouverture des bibliothèques le dimanche, quota d'ateliers logements pour les artistes, le candidat indépendant, qui ne mâche pas ses mots vis-à-vis d'Anne Hidalgo, a accepté pour Classiquenews de détailler les propositions-phares de son programme dans une petite brasserie où nous l'avons rencontré, dans ce 15e arrondissement où il est tête de liste avec son mouvement « Parisiens, Parisiennes ». Illustration : © Jean-Paul Lefret.

_____

Quelle est votre ambition pour la culture à Paris ?

La culture est un peu la grande absente de cette campagne et c'est bien regrettable parce que Paris est une ville de culture, à la fois patrimoniale et contemporaine. Nous avons le devoir, nous candidats qui prétendons exercer la magistrature parisienne, de nous emparer de ce sujet dans le cadre de la campagne. J'ai un rapport singulier à la culture à Paris puisque j'ai eu l'honneur de travailler au Centre national du cinéma (CNC) puis dans le domaine culturel de la ville de Paris, à l'époque où nous ouvrions la Gaîté Lyrique ; faisions les travaux du Forum des images et la Maison des métallos ; changions la direction du Théâtre Monfort et du Théâtre de la Ville, mais aussi que nous construisions la Philharmonie de Paris, dont je suis extrêmement fier. C'est un sujet que je connais tant pour des raisons personnelles que professionnelles. J'observe qu'au cours des dernières années, peu de choses ont été faites pour la culture à Paris malgré la

bonne volonté de Bruno Julliard ou de Christophe Girard qui se sont succédé au portefeuille de la culture à Paris. Paris reste la ville la plus visitée du monde grâce à ses trésors architecturaux, patrimoniaux, artistiques, notamment dans le domaine muséal avec le Louvre qui est le musée le plus visité au monde.

L’éducation artistique pour tous
Permettre à tous d’avoir accès aux Conservatoires



En revanche, j’identifie un certain nombre de problèmes, de sujets qu’il faut traiter. Le premier, c’est l’éducation artistique. Tous les enfants n’y ont pas accès dans le cadre des conservatoires et des centres d’animation gérés par la ville, ce que l’on appelle les Centres Paris Anim’. Et il y a des inégalités sociales et territoriales très fortes puisque ce sont souvent les plus favorisés qui peuvent y accéder. Ce n’est pas normal. Prenons l’exemple des conservatoires. Aujourd’hui, il y a environ 20 000 places dans les conservatoires parisiens. Il y a 9000 personnes qui y postulent tous les ans pour y entrer. Seules 3000 sont acceptées. Et elles sont acceptées par tirage au sort. C’est regrettable. Donc, le premier défi sera de permettre à chacun, à tous, d’avoir accès au Conservatoire. Moi, j’aime l’élitisme positif proposé par les Conservatoires de la Ville de Paris avec des professeurs qui sont remarquables, en général très diplômés, très performants, membres de grands orchestres comme le Philharmonique de Radio France, l’Orchestre de chambre de Paris ou l’orchestre créé par Pierre Boulez. Donc, l’éducation artistique pour tous, c’est la première chose. Cela nécessitera de créer un nouveau Conservatoire dans les 15e arrondissement, de rénover pas mal de Conservatoires mais aussi d’embaucher des professeurs. Dans le 15e arrondissement, il y a 230 000 habitants et un Conservatoire pour 230 000 habitants, ce n’est pas assez. 230 000 habitants, c’est autant que la ville de Bordeaux.

FAVORISER LA CRÉATION

La deuxième priorité, c’est le soutien à la création artistique. Il devient de plus en plus difficile pour des artistes de créer à Paris car ils n’ont pas de lieux pour travailler, créer, répéter mais aussi pour vivre, tout simplement. La ville de Paris a de fait cessé de créer des ateliers logements pour les artistes. Dont, il faut

réhabiliter la création des ateliers logement et prévoir dans tout projet immobilier de la ville de Paris, 10% d'ateliers logements pour permettre aux artistes de créer de nouveau et que Paris puisse redevenir ce « Paris est une fête » aimé par Ernest Hemingway mais aussi celui de la Beat Generation après la Seconde Guerre mondiale. Il faut aussi prévoir des lieux de création et de répétition, formels comme il en existe quelques uns, mais aussi informels. Retrouvons l'esprit des squats parisiens, du 59, rue de Rivoli, des Frigos ou de bien d'autres endroits. Utilisons le patrimoine dit « intercalaire » de la ville de Paris, c'est-à-dire celui qui est libre le temps que des travaux ou des enquêtes soient réalisés, pour permettre à des artistes de s'en saisir et de créer tout à fait librement, un peu dans la continuité de ce qui est fait actuellement aux Grands Voisins sur le site de l'ancien hôpital Saint-Vincent de Paul – mais on pourrait le réserver d'avantage à la pratique artistique.

POPULARISER LA CULTURE

L'éducation artistique, la création artistique et enfin, l'accès au plus grand nombre et au grand public. La culture est de plus en plus réservée soit à une élite, soit à des touristes. Il faut la populariser de nouveau. Je fixe trois directions. La première : le prix des places de cinéma, qui a explosé à Paris. Nous avons la chance d'avoir un patrimoine cinématographique très important, des salles d'une grande variété. Prenons l'exemple ici du 15e arrondissement, dans lequel il y a du cinéma d'art et d'essai avec le Chaplin, du cinéma grand public en version originale avec le Pathé Beaugrenelle, et puis même du cinéma en langue française traduit au Gaumont Aquaboulevard, ce qui permet d'avoir un public particulièrement diversifié dans l'accès au cinéma. Mais la place au Pathé Beaugrenelle est à plus de 15 euros quand vous n'avez pas de carte. Comment fait un jeune pour

payer cette place-là ? Je proposerai donc aux exploitants des salles de cinéma la mise en place de tarifs préférentiels pour les jeunes et les étudiants et auxquels la Ville de Paris apportera sa contribution.

La deuxième chose dans le domaine de l'ouverture, ce sont le musées. Les musées de la Ville de Paris, aujourd'hui, sont gratuits pour ce qui est de l'accès à leurs collections permanentes : le musée Carnavalet, le musée d'Art moderne de la Ville de Paris, le musée Cernuschi, le Petit Palais. Je pense qu'il faut qu'ils soient totalement gratuits pour les Parisiens et même les Grands Parisiens. Cela représentera un coût mais que l'on peut digérer. Et enfin, je propose la création des Nuits de la danse, tous les samedis pendant l'été pour permettre aux Parisiens de danser partout dans Paris jusqu'au bout de la nuit, sur les quais, sur les places, mais aussi en marge des bistrots et des cafés qui seront pour l'occasion ouverts toute la nuit.

Quel engagement pour le spectacle vivant, pour les artistes qui éprouvent des difficultés à répéter à Paris ?

Des choses ont déjà été faites, pour les amateurs notamment. Quand Christophe Girard était adjoint pour la première fois, la Ville de Paris a créé la Maison des pratiques artistiques amateurs, la MP2A, dont le coeur se situe dans l'ancien auditorium Saint-Germain, dans le 6e arrondissement, et qui depuis a fait des petits,… à Saint-Blaise dans le 20e arrondissement ou dans le 14e arrondissement sur le site de l'ancien hôpital Broussais mais aussi aux Halles. Mais c'est insuffisant. Je donne une piste : l'utilisation des établissements scolaires et universitaires qui sont fermés le soir, le week-end et pendant les vacances et dans lesquels il y a de très nombreuses salles, parfois à dimension artistique

spontanée comme les amphithéâtres ou les théâtres et qui appartiennent à la Ville. Cela nécessiterait des coûts de gardiennage mais je pense que c'est une vraie bonne solution.

Que proposez-vous pour le 15e arrondissement en particulier, où vous êtes tête de liste avec votre mouvement « Parisiens, Parisiennes » ?

Il serait faux de dire que le 15e arrondissement n'a pas de ressources culturelles. Il y a une bibliothèque Marguerite Yourcenar, qui est d'ailleurs l'une des rares ouvertes le dimanche. Il y a un théâtre exceptionnel, le Monfort. Il y a des cinémas très différents. Il y a donc des choses mais peut-être pas assez notamment dans le sud de l'arrondissement qui manque de structures culturelles. Et il manque aussi ce pep's qu'on attendrait de cet arrondissement. Le 15e arrondissement a la réputation d'être un peu barbant, triste. Mais c'est l'un des arrondissements dans lequel il y a le plus de jeunes à Paris, qui ont envie de s'amuser et de faire la fête et qui n'ont pas forcément envie de traverser tout Paris pour la faire. Quand la Javel, cette guinguette sur les quais, est ouverte, elle est noire de monde tous les soirs pendant l'été. Pourquoi n'y a-t-il pas plus de lieux de fête de ce type-là à Paris et dans le 15e arrondissement ?

Enfin, il y a une petite richesse de librairies dans le 15e arrondissement, l'Art de la joie, l'Instant, le Divan. Ce sont de belles librairies mais fragiles. Il faut les aider. La mairie de Paris et le ministère de la Culture aident les librairies indépendantes mais il faut un peu les surveiller comme le lait sur le feu pour qu'elles continuent à fonctionner parce qu'on a besoin d'elles pour faire vivre les quartiers et faire rayonner le livre. Le sujet, ce sont les locaux, les murs. Il faudrait veiller à ce que leur soient

toujours réservés des emplacements, les aider le cas échéant sur les travaux.

Où trouve-t-on l'argent pour financer un programme culturel ambitieux ?

C'est une question de financement des priorités. Tout a un coût dans une société capitaliste dans laquelle l'argent est la référence de la valeur. Mais la culture n'a pas de prix. L'argent dépensé pour la culture est toujours de l'argent bien dépensé. Nous avons 400 millions d'euros de budget pour la culture à Paris, ce qui est une somme considérable. Il faut financer les priorités par redéploiement. L'argent ne pousse pas dans les arbres, donc il faut donc faire preuve de mesure. Mais je ne considérerais jamais que c'est de l'argent mal dépensé ou que c'est un surcoût.

Est-ce le rôle de la Marie d'accompagner les lieux type les Frigos, les Grands voisins, etc. ?

La Mairie doit laisser faire, accompagner, permettre parfois des conventions d'occupation temporaires, voire aider à la prise en charge des coûts des fluides (gaz, électricité, eau) mais elle doit laisser ces squats et ces squatteurs créer librement, y compris de façon bordélique.

Comment comptez-vous vous distinguer de ce qui a déjà été fait jusqu'ici en termes de culture à Paris, sous les mandats

successifs de Bertrand Delanoë et d'Anne Hidalgo ?

Il y avait un effervescence culturelle dans les deux premiers mandats de Bertrand Delanoë dans laquelle un grand nombre d'établissements ont pu être ouverts. Je pense au Centquatre, à la Gaîté lyrique, à la Maison des Métallos, aux Trois Baudets, à la Philharmonie de Paris. On a rééquilibré l'offre culturelle vers l'Est et c'est absolument formidable – tout en réorganisant les conservatoires, en ouvrant de nouvelles bibliothèques et bien d'autres choses. Je pense qu'au cours des dernières années, la créativité et l'inventivité se sont ralenties. Anne Hidalgo n'a pas fait de la culture une priorité et ce n'est de la faute ni de Bruno Julliard ni de Christophe Girard. Prenons l'exemple des bibliothèques. Nous n'avons pas réussi à les ouvrir le dimanche. Il n'y en a que cinq sur la soixantaine existante qui sont ouvertes le dimanche. Malheureusement, l'ambition n'est pas à la hauteur de ce que devrait être la Ville-Lumière en matière culturelle.

» Anne Hidalgo a échoué dans le domaine culturel… j'ai voté pour elle, j'ai été déçu «

Il y a déjà une candidature à gauche, celle d'Anne Hidalgo. Comment vous positionnez-vous par rapport à elle ?

Je suis de gauche mais je reconnais qu'en l'occurrence, Anne Hidalgo a échoué dans le domaine culturel. Ce n'est pas parce que je suis de gauche que je dois fermer les yeux, me boucher le nez et me prosterner devant une maire dont j'estime qu'elle a échoué. Elle s'était fixée des objectifs dans le domaine culturel qu'elle n'a pas atteint. Je prends un exemple. Elle avait promis de créer 3000 places dans les Conservatoires. Elle ne l'a pas fait. Elle avait promis d'ouvrir d'avantage de bibliothèques le dimanche. Elle ne l'a pas fait. Elle avait promis d'oeuvrer pour la créativité culturelle. Le Théâtre de la Ville a été fermé pendant tout son mandat. Le Théâtre du Châtelet vient juste de rouvrir. Le festival Sériesmania est parti à Lille. Le festival Pariscinéma a été arrêté. Le festival Paris en toutes lettres a été réduit. J'aimerais ne pas être sévère. Mais le festival Sériesmania a été créé par une institution municipale, le Forum des images, créé par Laurence Herszberg, qui a dédié sa vie entière à ce festival et à Paris. Comment s'est-elle débrouillée pour qu'elle parte ? Pourquoi ? Peut-être qu'elle n'a pas témoigné assez de considération pour cette directrice et pour son festival. Quand on a travaillé à l'Hôtel de Ville, et j'ai travaillé indirectement avec Anne Hidalgo, j'ai voté pour elle, j'ai été déçu, oui. C'est dur d'être déçu. Ce n'est pas agréable, les déceptions, que ce soit en politique ou en amour.

Y a-t-il une politique culturelle « de gauche » ?

Je ne vois pas où se trouve le clivage droite-gauche en

matière culturelle. Moi, je suis de gauche mais ce n'est pas dans le domaine culturel qu'on ressent cette distinction. Je suis très attaché au patrimoine aussi et je pense que c'est bien de s'en occuper.

Quel enseignement tirez-vous de vos années où vous avez travaillé aux côtés de Christophe Girard lorsqu'il était adjoint à la Culture à la Mairie de Paris ?

J'ai travaillé pendant deux ans aux côtés de Christophe Girard avant de rejoindre le cabinet de Bertrand Delanoë en tant que conseiller politique. J'ai adoré ces années professionnelles. A la fois, Christophe Girard est quelqu'un de créatif, d'inventif mais aussi parce qu'il est irrévérencieux, provocateur et qu'il sait sortir des sentiers battus. C'est grâce à lui que nous avons pu faire venir José Manuel Gonçalvès au Centquatre, Stéphane Ricordel et Laurence de Magalhaes au Monfort. C'est grâce à lui que Nuit blanche a pu se réinventer sans cesse. C'est grâce à lui que nous avons pu porter un nouveau regard sur l'art contemporain avec à la fois du goût et une véritable sensibilité artistique. Parce que Christophe Girard est un vrai amateur d'art contemporain et n'a pas une culture inventée mais une culture ressentie, profonde, passionnée.

Lorsque vous travailliez avec Christophe Girard, vous avez notamment participé à l'élaboration du Centquatre et du CNC. Quel bilan dressez-vous de ces deux projets ?

Le CNC est un joyau. C'est un établissement public culturel que le monde entier nous envie, qui nous permet quand même

d’avoir une diversité de production cinématographique et visuelle. Je n’y suis pas resté longtemps, j’y ai travaillé un an mais j’ai adoré travailler là-bas. Pour le Centquatre, on a eu une petite difficulté au démarrage. Mais c’est vraiment un lieu vivant, effervescent même, dans un quartier où tout le monde doutait qu’on y arriverait. La question est de savoir s’il remplit complètement sa vocation initiale qui était d’être un lieu de production artistique. Aujourd’hui, c’est plus un lieu de diffusion. Son modèle a pivoté, en quelque sorte. C’est un endroit ouvert, une réussite. En revanche, je pense qu’il faudrait créer ou recréer des lieux spécifiquement dédiés à la création artistique. Par exemple, je pense qu’on devrait transformer la Gaîté lyrique, qui marche moins bien, en une sorte de Villa Médicis du cinéma dédiée à la création autour de l’image et du son. Il y a assez d’offres au niveau des théâtres et musées. En revanche, on manque d’endroits pour éduquer, comme les Conservatoires, ou créer.

Quel est votre rapport personnel à la culture ? Quel rôle cela a-t-il joué dans votre vie ?

J’étais assez rétif à la culture et à la création artistique quand j’étais enfant et adolescent parce que je l’assimilais à tort à l’école. Ce n’est finalement que vers la fin de l’adolescence et quand je suis devenu adulte que j’ai pu construire mon propre chemin culturel, mon propre cheminement artistique. Je ne pratique pas d’instrument de musique, je n’ai jamais fait de danse. J’ai toujours très mal dessiné. Je ne me trouvais aucun talent et assez peu de plaisir. Et puis j’ai rencontré la littérature et je suis devenu un lecteur avide, notamment en matière de littérature contemporaine. Donc, aujourd’hui, qu’il pleuve, qu’il vente, que je travaille ou pas, que mes journées de travail soient longues ou courtes, je lis, tout le temps. Plusieurs livres par semaine.

Essentiellement des romans. Mais parfois aussi, des essais.

Avez-vous justement un auteur préféré ?

C’est une question très difficile pour quelqu’un qui aime lire. Au risque de ne pas être original, parmi les auteurs français, je vais prendre Romain Gary dont j’ai lu et relu l’oeuvre dans sa quasi-totalité. Du côté des auteurs vivants, contemporains, je pense que le meilleur, c’est Michel Houellebecq pour le génie créatif. Et du côté de la littérature anglo-saxonne, j’ai beaucoup d’admiration pour Paul Auster. Voilà pour les auteurs vivants. Si je regarde du côté des morts, j’ai un attrait particulier pour Ernest Hemingway. Ce que j’aime chez lui, c’est la poésie, l’auto-dérision, parfois la profondeur de l’analyse et l’art du récit. On le suit finalement assez facilement par exemple dans « Paris est une fête » sur le chemin des rues de Paris, ou dans « Le Vieil homme et la mer », « Pour qui sonne le glas ».

Michel Houellebecq, pour un homme de gauche, cela peut surprendre…

Je ne crois pas qu’il y ait de littérature de droite ou de gauche. Je ne sais pas ce que cela veut dire. Ce que j’aime chez Houellebecq, c’est d’abord qu’il est très drôle. Extrêmement drôle. Il a beaucoup beaucoup d’auto-dérision, parfois de façon extrêmement crue. Il se moque beaucoup de lui-même. J’aime aussi beaucoup son rapport à Paris, qui est quand même la scène, le décor de la plupart de ses romans, par exemple pour le dernier, « Sérotonine », qui se passe non loin d’ici, sur le front de Seine, dans la Tour Totem.

Ecoutez-vous de la musique ?

J’écoute beaucoup de musique. C’est une partie de ma vie. Mais je ne suis pas un mélomane. Ma référence musicale est plutôt la chanson française. J’aime des chanteurs assez différents : Mano Solo qui malheureusement nous a quittés il y a près de dix ans ; Georges Brassens aussi. Grâce à mon épouse, j’aime beaucoup le rock, les Libertines, les Babyshambles. S’agissant de la musique classique, que je connais beaucoup moins bien, que j’ai découvert grâce à mon épouse et à mes enfants qui eux-mêmes font de la musique, je ne suis pour le coup pas très original : je m’initie à Bach, à Brahms et à Mozart mais sans être un grand spécialiste. Il y a notamment des continents entiers qui m’échappent. Je suis par exemple peu familier de l’opéra, qui me touche beaucoup. Les rares fois de ma vie où j’ai pu en voir, j’ai été frappé, quasiment en plein coeur mais c’est un art que je connais peu. J’ai vu « Manon » de Jules Massenet, « Carmen », « la Flûte enchantée », mais également « les Contes d’Hoffman ».

Êtes-vous un amateur de théâtre ?

J’y vais régulièrement. Je suis allé récemment voir la pièce d’Alexis Michalik, « Edmond ». Pour moi qui aime, comme beaucoup de Français, Cyrano de Bergerac, que j’avais vu à la Comédie-Française d’ailleurs, c’était un moment d’émerveillement. Je suis retourné voir « Les Damnés » à la Comédie française, où je vais régulièrement, mais pas assez. Au théâtre, j’aime l’univers, le jeu, la comédie, l’interprétation, que j’admire profondément parce que je sais à quel point c’est difficile. J’ai joué dans un film au cinéma

il y a quelques temps, le premier film du dessinateur de bande dessinée Mathieu Sapin avec Gilles Cohen, Alexandra Lamy et Philippe Katerine, film qui s'appelle « Le poulain ». Et j'ai pu voir à quel point c'est difficile. J'ai beaucoup d'admiration pour les comédiens, la capacité à interpréter des personnages, à être sincère dans ses émotions.

Est-ce quelque part assez proche du métier d'homme politique ?

Non, car il ne faut surtout pas jouer quand on fait de la politique. Mais si c'est dans l'idée de savoir s'exprimer et de créer une relation avec un public, c'est important, c'est certain. Danielle Simonnet, par exemple avec ses conférences gesticulées, a beaucoup de talent artistique.

Propos recueillis par **Julien VALLET** pour classiquenews.com © 2020



Illustration : © Jean-Paul Lefret.

» PARISIENS, PARISIENNES « , visitez le site du programme défendu par Gaspard Gantzer

COMPTE-RENDU, critique, concert. PARIS, TCE, le 18 janv 2020. BEETHOVEN / FF GUY : les 5 Concertos pour piano



COMPTE-RENDU, critique, concert. PARIS, TCE, le 18 janv 2020. BEETHOVEN / FF GUY : les 5 Concertos pour piano. **François-Frédéric GUY**, piano et direction. **Orchestre de Chambre de Paris**, THÉÂTRE DES CHAMPS ÉLYSÉES, Paris, 18 janvier 2020. Les 5 concertos pour piano de Beethoven. La célébration des **250 ans de la naissance de Beethoven** a commencé en ce début d'année dans la monumentalité, avec **l'intégralité de ses concertos pour pian**o donnés **en une soirée**, une folie que le compositeur n'aurait pas condamnée – rappelons-nous ce soir du 22 décembre 1808 à Vienne: création du quatrième concerto, mais aussi des symphonies 5 et 6, que « complétaient » l'aria « Ah, perfido! », la Fantaisie pour piano opus 77 et la Fantaisie chorale opus 80! Un véritable défi relevé par ses interprètes, **l'Orchestre de Chambre de Paris** et le pianiste **François-Frédéric Guy**, tous en grande forme, devant le public enthousiaste du Théâtre des Champs-Élysées plein à craquer.

LA QUINTESSENCE DES CONCERTOS DE BEETHOVEN



Cinq chefs-d'œuvre, trois heures de musique, un musicien qui cumule les fonctions – pianiste soliste et chef – suffisamment de quoi être piqué de curiosité. On pousse la porte du Théâtre en se demandant si l'endurance des musiciens va tenir, si notre propre écoute restera dans son acuité, si ce concert XXL ne ressemblera pas plutôt à un grand show, au détriment du sens musical. Certains craignent déjà l'indigestion Beethoven avant même le début du festin attendu cette année. C'est sans compter sur l'énergie, l'expérience et l'engagement artistique de François-Frédéric Guy, la connivence du musicien et de la formation orchestrale qui n'a rien de conjoncturel, s'inscrivant dans la continuité d'une collaboration de plusieurs années (ils jouèrent cette intégrale au festival Berlioz à la Côte-Saint-André en 2015). Photo ci dessus : FF Guy / © C Doutre.

La soirée se déroule en trois parties, et commence avec **le premier puis le troisième concerto (opus 15 et opus 37)**, enchaînant les tonalités d'ut majeur puis ut mineur. L'introduction orchestrale du premier mouvement (concerto n°1) annonce une belle vitalité musicale, insufflée par la direction de F.F. Guy, mais serait-il sous l'effet d'un accès soudain de conscience devant le pic à gravir? Lorsque le pianiste fait son entrée, une légère indétermination se fait sentir au tout début, et le bon équilibre entre l'orchestre et son instrument met quelques mesures à s'instaurer. Le propos se clarifie cependant, et les marques se prennent rapidement de part et d'autre. A partir de la seconde partie du mouvement, le concerto irradie de toute sa lumière, le piano

chante dans un phrasé ample, déroule des avalanches de traits dans une fluidité parfaite, jusqu'à la cadence, théâtrale et facétieuse. Après le Largo, de grande hauteur de ton, joué avec une sobriété de bon aloi, le rondo caracole avec vigueur dans un do majeur triomphant. Le rythme de croisière est pris, et le troisième concerto expose ses thèmes dans une netteté de traits et des couleurs orchestrales caractérisées. Le piano joue des oppositions entre fermeté de ton et lyrisme puissant. Le largo est renversant d'émotion: F-F. Guy donne à son thème, lent et recueilli, des contours expressifs bouleversants, qu'il relaie à l'orchestre donnant ampleur et profondeur au chant, soutenu dans le grave des cordes. Ce n'est pas pour notre déplaisir qu'il force par moments le trait de l'humour dans le rondo final, plein d'enthousiasme, vigoureux et spirituel, entrainant l'orchestre dans l'euphorie contagieuse de la coda.
Une heure après, c'est une autre paire de concertos, avec **le deuxième opus 19 en si bémol majeur**, puis **le quatrième opus 58 en sol majeur**. Côtoiement intéressant du second, encore dans l'esprit mozartien, brillant de ses cascades de gammes et d'une pudique tendresse dans son adagio, et du quatrième à l'envergure orchestrale des grandes symphonies beethoveniennes. Deux mondes, deux approches musicales et pianistiques dont François-Frédéric Guy distingue la virtuosité avec justesse: le toucher, l'articulation et le phrasé, le poids, la pédale, tout y est parfaitement à sa place. Quel somptueux legato dans l'adagio du deuxième concerto, qui s'achève dans l'évanescence! Dans le quatrième concerto, il sait densifier, donner la gravité, comme il sait aussi effiler le son, l'élever, lui enlever de la matière tout en lui donnant sa longueur, cela au piano comme à l'orchestre. Son rondo final propage sa belle humeur, son invulnérable optimisme, dans les vertus de ses timbres (haute tenue des trompettes et timbales) et de ses rythmes, d'une netteté impeccable chez les cordes.



La soirée culmine avec **le cinquième concerto « l'Empereur » opus 73 en mi bémol majeur**. Dans une énergie décuplée, François-Frédéric Guy et l'OCP lui donnent fière allure: l'œuvre mythique resplendit dans toute sa grandeur. Le premier mouvement, à l'inébranlable et puissante architecture, a une classe formidable. Le pianiste-chef incarne devant nous un Beethoven à la vitalité solaire, qui avec une aisance et un naturel confondants passe de la direction à l'instrument, précis dans les gestes qu'il adresse à l'orchestre comme dans ses prises de parole au clavier. L'adagio, dans sa simplicité, nous tient hors sol, admirablement servi par la majesté des cors, et le finale jubilatoire et triomphant couronne de son ultime effet anticyclonique cette soirée revigorante et si incroyable.

Devant cet impressionnant hommage, rendu par un beethovénien émérite et un orchestre d'une qualité et d'une homogénéité remarquables, réunissant autant d'excellents solistes, les rappels se succèdent jusqu'à l'ovation debout du public, libérant des bravos des quatre coins du théâtre. L'année Beethoven s'ouvre magistralement avec ses concertos. Elle promet encore de grands rendez-vous… A suivre.

MUSIQUE & CHAMPAGNE : l’expérience pétillante par ARTIE’S



PARIS, ARTIE’S, mardi 28 janv 20 : Musique & CHAMPAGNE. Dans l’écrin contemporain de l’**ESPACE LEON, au cœur du Paris historique (3è ardt, rue Portefoin**), ARTIE’S, l’agitateur musical poursuit ses nouvelles expériences pour vivre autrement la musique classique. **Le 28 janv 2020 prochain**, vivez JS BACH et LV BEETHOVEN en pétillance et légèreté, élégance et raffinement, autour du champagne avec le concours de l’œnologue **Anne-Marie Chabbert**. La soirée proposée et conçue par ARTIE’S propose la dégustation de 4 champagnes, en association avec les musiques de **JS BACH** et de **Ludwig Van BEETHOVEN** dont 2020 marque les 250 ans de la naissance. Autour du violoncelliste **Gauthier Herrmann**, les musiciens renouvellent la grande tradition musicale dans le genre de la musique de chambre, où l’intimité avec le public, la complicité entre les artistes, permettent l’éloquence musicale dans l’esprit d’une véritable conversation. Mais aux purs plaisirs sonores, ARTIE’S ajoute une autre dimension… et plusieurs surprises car d’autres compositeurs s’invitent à la soirée.

Le programme est l’occasion d’éveiller vos sens comme d’élargir votre expérience de la musique classique, à l’occasion d’une soirée exceptionnelle autour de la musique et du champagne. A l’Espace LEON, **4 instrumentistes formant quatuor à cordes** soulignent l’intelligence architecturale et le raffinement contrapuntique des écritures de JS BACH et de Ludwig Van BEETHOVEN dont ils joueront **plusieurs extraits du Quatuor opus 18 n°1**, qui appartient au premier corpus des Quatuors beethovéniens, premier ensemble où le compositeur compile toute la science musicale héritée de Haydn et de Mozart dans le genre. Le premier des 6 Quatuors dédiés au prince Lobkowitz est esquissé dès 1799, affiné encore en 1800, publié en 1801 ; la création eut lieu à Vienne en 1800 chez le prince Lichnowsky ou le prince Lobkowitz. Le soin de l’écriture, sa durée ambitieuse, sa lumière « heureuse », son équilibre qui prélude aux expérimentations radicales à venir… en font l’un des quatuors les plus captivants de la littérature beethovénienne. Révélant la puissance d’un génie musical en cours d’acquisition de son langage propre.



MARDI 28 JANVIER 2020

_____

Programme :
Soirée Musique et champagne
à l'Espace Léon – Paris 3è ardt

4 Champagnes
Hugues Godmé, Paul Berthelot, Piot-Sévillano, Xavier Leconte

4 Musiciens
Mathilde Borsarello Herrmann, violon
Benjamin Ducasse, violon
Cécile Grassi, alto
Gauthier Herrmann, violoncelle

4 Partitions
Bach : Aria de la 3ème suite

Bach : Contrapunctus 1 de l’Art de la Fugue
Debussy : Extrait du Quatuor en sol mineur
Beethoven : Extraits du Quatuor opus 18 n°1
Elgar : Salut d’Amour

En présence d’**Anne-Marie Chabbert** – Oenologue



Ludwig van Beethoven : 250 ème anniversaire en 2020

_____

INFOS & RÉSERVATIONS :

MARDI 28 JANVIER 2020, 20h

ESPACE LEON – 3, rue Portefoin – 75003 Paris
Ouverture des portes à 19h30
Métro : Temple (ligne 3), République (lignes 5, 8, 9, 11), Arts & Métiers (lignes 3), Rambuteau
A PROXIMITÉ : Rue de Bretagne, Carreau du Temple, Place de la République

TARIF UNIQUE – 50€

Informations Réservations

Billetterie :
https://www.billetweb.fr/arties-musique-champagne



Gauthier Hermann, violoncelliste et globe-trotter, fondateur d'**ARTIE'S** (DR)



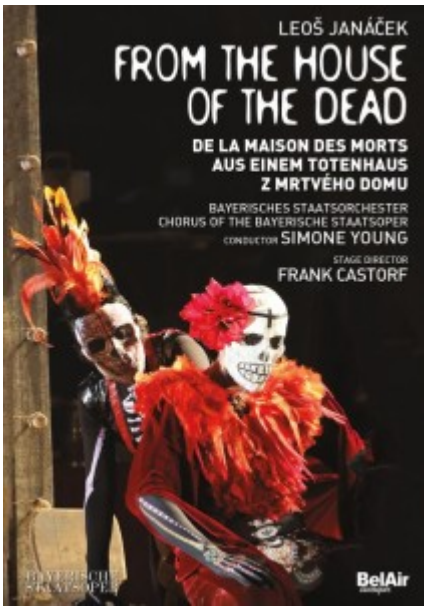
ESPACE LEON
COEUR MARAIS 500

500 M2 - 3 et 7 RUE PORTEFOIN 75003 PARIS

...

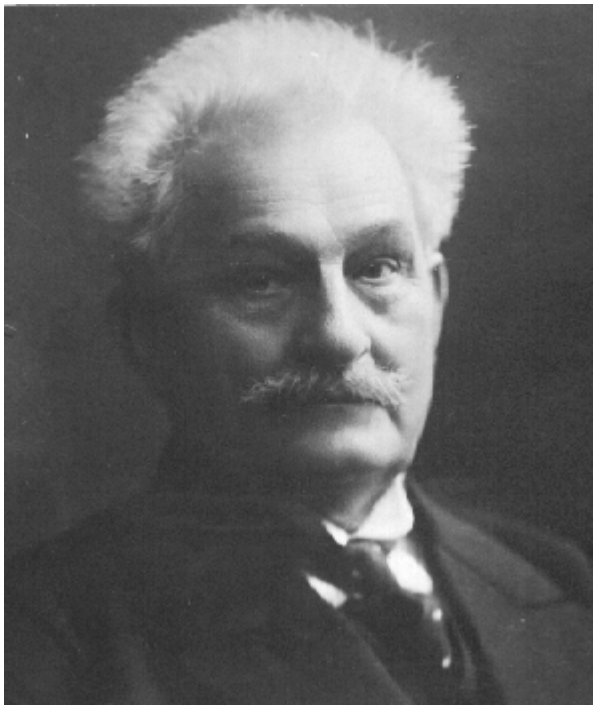
DÉCOUVRIR

DVD, critique. JANACEK : De la maison des morts / From the house of the dead. Young, Castorf (1 dvd Bel Air classiques, 2018)



DVD, critique. JANACEK : De la maison des morts / From the house of the dead. Young, Castorf (1 dvd Bel Air classiques, 2018). Avant de mourir Janacek (en 1928) nous laisse son opéra inspiré de Dostoievski : **De La Maison des morts**, créé à Brno, à titre posthume en 1930. L'Opéra de Bavière à Munich a présenté en 2018 la mise en scène de **Frank Castorf** dont le goût pour les symboles géants et en plastic avait dérouté les bayreutiens, dans sa vision plutôt laide du Ring. Pour illustrer plutôt qu'exprimer la défaite de notre société de consommation, il imagine un lieu perdu, aux marques publicitaires éculées et bien lisibles (ont-elles versé leur financement ?) formant un fatras préfabriqué qui tient du mirador et de l'abri de ZAD… Chéreau avait marqué la mise en scène de l'ouvrage à Aix en 2007, mai dans une tout autre réflexion sur l'ensevelissement progressif des humanités. Castorf semble répéter les tics visuels du Ring de Bayreuth pour les imposer chez Janacek. Même déception pour la fosse dont le son toujours tendu, certes opulent et présent d'un bout à l'autre, est comme poussé ; il semble indiquer dans la direction de **Simone Young**, l'absence de vision intérieure plus ténue, la perte des nuances. Evidemment, cette pâte orchestrale qui déferle, finit par couvrir les voix, écartant

là aussi tout travail filigrané sur le texte. Or la langue est primordiale chez Janacek, lui qui a tant réformé le langage musical à partir de ses propres recherches sur la notion de musique parlée, n'hésitant pas à intégrer dans son écritures les motifs et formules découvertes tout au long d'un vrai travail de collecte ethnomusicologique. Cette notion de précision linguistique et d'intelligibilité musicale produit ce réalisme poétique si particulier chez le compositeur morave. D'autant qu'après *Jenufa, Katia Kabanova, La Petite Renarde rusée, L'Affaire Makropoulos… De la Maison des morts* s'affirme bien comme le prolongement et l'aboutissement de cette esthétique personnelle et puissante. De ce point de vue, la direction de **Simone Young**, linéaire, illustrative, en rien trouble ni ambivalente, tombe à plat.



La poésie philosophique de Janacek rappelle combien l'homme est relié et dépendant d'un cycle qui le dépasse et dont il doit respecter l'équilibre des énergies s'il veut survivre. Cette immersion (autobiographique dans le cas de Dostoievski) dans les profondeurs des bagnes développe tout une perspective noire et lugubre, où l'homme perd pied, et se laisse détruire dans la folie, la violence, la haine, une brutalité spécifiquement humaine.

L'Aljeja d'**Evgeniya Sotnikova**, comme le Morozov d'**Ales Briscein** sont parfois inaudibles. Mais plus puissants naturellement que leurs partenaires, **Bo Skovhus** (Siskov) et **Charles Workman** (Skuratov) tirent leur voix de ce jeu sonore et dilué, car ils sont leurs personnages ; âmes de souffrance, figures d'une humanité au bout du bout. Le premier a déjà passé le gué et est enseveli ; le second, est comme enivré et

anesthésié par le dénuement et la misère : pour toute réponse, **Workman** tisse une vocalité intérieure, pourtant lumineuse dans ce monde des ténèbres. Le chanteur touche juste du début à la fin, dans un numéro d'équilibriste et de funambule heureux, lunaire et finalement dans l'espérance. Rien que pour cette incarnation, le spectacle mérite absolument d'être vu et connu.

_____

_____

DVD, critique. Leoš JANACEK (1854-1928) : De la maison des morts. MUNICH, Opéra de Bavière, / Nationaltheater. Opéra en 3 actes, livret du compositeur, d'après Dostoïevski. Mise en scène : Frank Castorf. Peter Rose (Alexander Petrovitch Goriantschikov) ; Bo Skovhus (Chichkow) ; Evgeniya Sotnikova (Alieia) ; Aleš Briscein (Filka Morozov) ; Christian Rieger (Le commandant) ; Charles Workman (Skuratov). BAYERISCHES STAATS Orchester / Chorus / Chœur de l'Opéra national de Bavière ; Orchestre National de Bavière ; direction : Simone Young. Enregistré à Munich, printemps 2018. 1 dvd Bel Air classiques. Crédits photographiques : © Wilfried Hösl – Parution : 14 février 2020. PLUS D'INFOS sur le site de l'éditeur BelAir classiques

TEASER VIDEO
https://www.youtube.com/watch?v=r7Bt9k_NPwU&feature=emb_logo

Ah Perfido, Coriolan de Beethoven



France Musique, Dim 2 fév 2020 16h-17h30 : quelle version pour Ah Perfido et Coriolan de Beethoven ? Puissant et même âpre dans ses accents parfois rugissants à l'orchestre, l'air de concert « **Ah ! Perfido** » d'après Métastase est composé par un jeune Beethoven (vers 1795), soit vers 25 ans. C'est un essai magistral par sa sûreté, la palette des affects qui y sont exprimés (invocation furieuse, tendresse, amour et langueur), la très étroite relation entre la voix et le chant de l'orchestre.

L'épisode dramatique se situe avant le chantier de l'opéra Fidelio, à partir de 1803, et sujets à de nombreux remaniements jusqu'à la création de l'ouvrage final, en 1814. L'art de Beethoven est intimement mêlé à ses passions amoureuses. A Vienne dans les années 1790, les élèves musiciennes se succèdent et suscitent parfois d'ardents désirs ; c'est le cas de la cantatrice professionnelle Maria Willmann à laquelle il propose de chanter Ah Perfido !, et aussi le lied Adélaide, esquissé la même année, 1795.
L'ouverture de Coriolan opus 62 date de 1807 ; il s'agit de remercier son ami le dramaturge viennois Collin qui a aidé Ludwig très efficacement dans la refonte progressive de Leonore, et qui deviendra … Fidelio (1814). En mars 1807, Beethoven dévoile la plus fulgurante de ses ouvertures de concert, qui était à l'origine le formidable lever de rideau d'une tragédie, en particulier « Coriolanus » écrit par Collin en 1804. S'y déploient la sagesse et l'ambition du héros que la société finit pas méjuger : de rage ou d'orgueil à peine voilé, Coriolan décide de fuir la société des hommes ingrats. Le compositeur y démontre encore sa profonde intelligence dans l'art dramatique, peignant comme un paysagiste ou un peintre d'histoire, sentiments et situations avec une fougue jamais

écouté jusque là. Comme toujours, étant Wagner que la question de l'artiste face à la société qui le concerne, taraude jusqu'à l'obsession, Beethoven dans Coriolan, exprime une nostalgie et un désir de séduction, jamais exaucés.

France Musique, Dim 2 fév 2020 16h-17h30 : quelle version pour Ah Perfido et Coriolan de Beethoven La Tribune des Critiques de Disques

Beethoven : « Ah perfido ! », « Coriolan », ouverture.